

L'AMOUR.

La jeune fille qui dirige ce jeu s'assied seule en face de ses compagnes assises toutes sur une même ligne. Elle les appelle l'une après l'autre. Celle qui est appelée s'arrête devant la maîtresse du jeu, qui lui dicte le rôle qu'elle devra figurer, en lui disant :

Viens, amour, et sois affable,
Viens, amour, et sois boudeur,
Viens, amour, et sois colère, etc.

Elle indiquera à chacune son caractère, en suivant l'ordre des lettres de l'alphabet. L'amour doit en entendant cet ordre, figurer par ses gestes et son attitude le rôle qui lui est indiqué ; ensuite il va se placer à côté de celle qui préside et devient spectateur des autres petites scènes, à moins qu'il ne soit convenu que l'on recommencera plusieurs tours, ce qui a lieu lorsque la compagnie n'est pas nombreuse, ou que le jeu amuse assez pour le continuer jusqu'à Z.

LE LOGEMENT.

Chaque jeune fille prend une lettre de l'alphabet et là-

dessus on forme tous les mots nécessaires au récit d'un voyage. Quand cela est fait, la maîtresse du jeu demande à celle qui a choisi l'A : *Comment vous appelez-vous ?* Il faut qu'elle réponde *Annette*, ou *Atine*, ou bien un nom d'homme commençant par la lettre choisie, si c'est ainsi convenu, et ensuite un surnom à son choix qui commence par la même lettre. On lui demande ensuite : *D'où venez-vous ?* Elle répond : *d'Acton ou d'Antienta*, etc. Il faut répondre de la même manière pour dire l'enseigne de l'auberge où on a logé, le nom de l'hôte, celui de l'hôtesse, celui de la servante, les mets qu'on a mangés ; on peut multiplier les questions pour rendre le jeu plus difficile, en demandant au voyageur le nom des arbres qui étaient dans le lieu d'où il vient, les médicaments qu'on a donnés à un malade ; les armes dont on s'est servi dans une bataille, le vêtement que l'on portait, etc. Les réponses doivent être faites, autant que possible, dans le sens de la question, et il faut toujours que le mot principal qui fait l'objet de la question commence par la lettre qu'a la personne, et il faut tâcher d'y mettre un peu d'intérêt.

RIENS DU JOUR.

LA POSTE.

ORIGINES — TRADITIONS.

La poste est vieille comme le monde, ou à peu près ; si Adam ne s'écrivait pas des lettres à lui-même, quand il y eut trois hommes sur la terre, et que le premier chargea le second d'annoncer une nouvelle au troisième, la poste fut inventé. Comme toutes les grandes inventions, qui répondent à nos premiers besoins, la poste a toujours existé, elle n'aura jamais de fin : les directeurs se succèdent, comme cela vient d'avoir lieu il y a un mois, les facteurs se renouvellent, mais la poste reste.

On attribue communément à Louis XI l'invention de la poste, c'est une erreur ; Louis XI n'inventa pas plus la poste que Charlemagne les écoles, ce qui tendrait à transformer Aleuin en instituteur primaire.

La poste s'est formée telle qu'elle est aujourd'hui par des additions et des améliorations successives, elle a grandi et s'est transformée graduellement.

Il y avait sous l'Empire romain des hôtelleries tenues par des maîtres de poste, il y avait des relais. Les messagers du gouvernement couraient sur ce qu'on appelait chez nous, il y a trente ans, des *bidets de poste*.

Charlemagne aussi avait ses courriers ; il les avait organisés, équipés et disposés sur toute la surface de son royaume, mais l'institution qu'il avait créée ne lui survécut pas.

Il y eut, au moyen âge, la poste par terre, mais surtout la poste par eau. Louis XI eut des courriers à son tour, mais qui ne servaient qu'à lui seul, c'étaient les « chevaucheurs du roy. »

Les ambassadeurs s'en servirent plus tard, puis les particuliers de distinction, mais il n'y avait ni tarif, ni boîtes, ni quoi que ce fût de général.

Sous le règne de Henri III, le maître général des postes, cet ancêtre de M. Le Libon, était, dit Brantôme, « le premier homme pour la bouffonnerie qui fut jamais, » il avait une centaine de chevaux qu'il louait au premier venu. Nous sommes loin, on le voit, du service actuel.

Sous Louis XIV, le service des postes était organisé fort imparfaitement, il est vrai, mais enfin il l'était, et, de plus, à bon marché, car pour deux sous on pouvait faire transporter une lettre de Paris à Lyon. La ferme

des postes fut instituée en 1672, et Lazare Patin en devint propriétaire pour un million ; moins de cent ans après, cette somme avait déculpé. A cette époque, il fallait trois jours pour venir de Rouen à Paris.

Chose curieuse, quand Paris, au moyen des coches d'eau, des carrosses, des courriers à pied et à cheval, communiquait avec les pays étrangers et la province, il était impossible de faire passer une lettre dans l'intérieur même de la ville, par exemple du Luxembourg à la Grange-Batelière.

On essaya bien de placer des boîtes dans Paris, mais les Parisiens, qui sont toujours les gens les plus spirituels de la terre, ne trouvaient rien de mieux que de les remplir d'immondices ou de les briser durant la nuit. On finit par établir la petite poste à un sou, desservie par 200 facteurs.

La ferme des postes ne fut installée dans l'hôtel qu'elle occupe actuellement qu'en 1757.

Aujourd'hui l'hôtel des Postes se compose de huit maisons arbitrairement reliées entre elles par des cours et des escaliers exigus, tournants et obscurs.

Sous Louis XVI il y avait dans tout Paris six boîtes à lettres. La Révolution fit de la poste une république : au lieu d'un directeur, il y en eut douze, d'où il résultait que le service marcha beaucoup plus mal. Ils étaient électifs, et le peuple se réunissait tous les quinze jours pour savoir comment les lettres avaient été distribuées par eux.

On se fit l'idée la plus joyeuse de ces réunions, où le premier bourgeois venu pouvait demander compte à ce douzième de directeur d'une lettre à lui adressée et parvenue un jour en retard.

Les malles-poste furent établies un peu après. Elles partaient tous les jours de Paris et faisaient deux lieux à l'heure, nuit et jour. Ces braves voitures jaunes avec coupé, rotonde et intérieur, ont soutenu la concurrence des diligences et n'ont cédé la place qu'aux chemins de fer.

Les malles-poste devaient avoir pour concurrentes les berlines et les *briskas* ; elles avaient été précédées des chars à bancs ou *carrabas*.

Le *carraba* était une carriole en osier, d'une forme